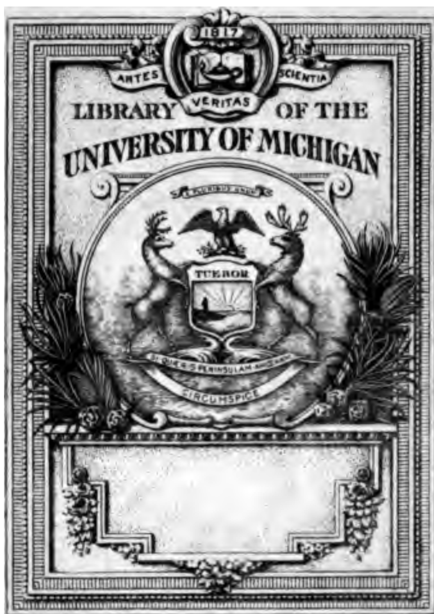

1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

LE
MARIAGE SECRET,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Jean Louis

DE BROUSSE-DESFAUCHERETS;

Représentée à Fontainebleau, devant leurs Majestés, le vendredi 4 novembre 1785; et pour la première fois, à Paris, par les Comédiens ordinaires du Roi, le vendredi 10 mars 1786.

. . . . Ne songez qu'au plaisir.
Mme. DE VOLMARE, dernier vers du 1er. acte.

NOUVELLE ÉDITION,

CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

A PARIS,

CHEZ BARBA, Libraire, au Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

1818.

PERSONNAGES.

M. DE BESSONCOUR.
PERMAVILLE, } amis de M. de Bessoncour.
MERVAL, }
Le chevalier DISTELLE, mari secret d'Émilie.
WILLIAMS, jockei du chevalier Distelle.

ÉMILIE, } nièces de M. de Bessoncour.
Mme. DE VOLMARE, jeune veuve, }

VALETS de M. de Bessoncour.

La scène est dans le château de M. de Bessoncour.

Nota. On a observé, dans l'impression, l'ordre des places des personnages, en commençant par la gauche des spectateurs (ce qui est la droite des acteurs). Les changemens de places qui ont lieu dans le cours des scènes, sont indiqués par des renvois au bas des pages.

Les noms imprimés en caractères *penchés*, ou *italiques*, indiquent ceux des personnages qui ne sont pas sur le devant de la scène.

D. L. P.

LE MARIAGE SECRET

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le théâtre représente un salon, où répondent plusieurs appartemens voit, du côté gauche, un métier à tapisserie ; et, du côté droit, table sur laquelle il y a quelques livres et brochures.)

SCÈNE I.

ÉMILIE, Madame DE VOLMARE.

Mme. DE VOLMARE.

Peut-on, comme un enfant, se dépiter ainsi?

ÉMILIE.

Eh bien, oui, laissez-moi.

Mme. DE VOLMARE.

Vous me boudez aussi?

ÉMILIE.

J'ai besoin d'être seule.

Mme. DE VOLMARE.

Eh! non, mon Émilie,
Vous avez besoin d'être avec moi.

ÉMILIE.

Je vous prie...

Mme. DE VOLMARE.

Soyez heureuse et calme, et je vous obéis.
Le bonheur aisément peut se passer d'amis ;
Mais un profond chagrin trouble en secret votre âme :
Ce moment m'appartient, et mon cœur le réclame.

ÉMILIE.

Toujours la même.

Mme. DE VOLMARE.

Oh! oui, toujours vous aimant bien.
Mais quittez cet air sombre et ce triste maintien.

Trouve-t-on dans ses pleurs un remède à ses peines?
Les vôtres aujourd'hui sont d'ailleurs...

ÉMILIE.

Très-certaines.

Mme. DE VOLMARE.

Et très-promptes surtout. Le plaisir, ce matin,
Répandait son éclat sur votre front serein;
Prêtant à vos discours un charme plus aimable,
La gaîté vous conduit, et vous anime à table.
Enchanté du bonheur qu'il croit fixé chez lui,
Notre oncle, de la ville exagérant l'ennui,
Veut prendre, cet hiver, son château pour asile;
L'officieux Merval et l'adroit Permaville,
De ses moindres désirs louangeurs aguerris,
A ce nouveau projet répondent à grands cris.
Vous gardez le silence, et sur votre visage
De degrés en degrés se répand un nuage.

ÉMILIE.

Vous l'avez vu, cruelle!

Mme. DE VOLMARE.

Et j'ai servi vos vœux.

ÉMILIE.

En louant ce projet cent fois encor plus qu'eux;
C'est fort bien.

Mme. DE VOLMARE.

C'est le mieux dans la place où nous sommes;
Ce sont de grands enfans que la plupart des hommes.
Obstiné s'il combat, dégoûté s'il obtient,
Ma chère, qui peut tout, ne veut bientôt plus rien.
Mais parlons vrai; sensible, et dans l'âge où vous êtes,
Paris n'entre pour rien dans vos douleurs secrètes.
On ne me trompe pas: l'ennui rend sérieux;
Les pleurs viennent du cœur, et j'en vois dans vos yeux.

ÉMILIE, troublée.

Moi! point.

Mme. DE VOLMARE.

De les cacher, allons, soyez bien vaine;
Offensez l'amitié, redoublez votre peine.
Beau calcul! pour nous deux faites-en un moins faux.
Mettez, à m'avouer la cause de vos maux,
Le courage qu'ici vous mettez à les feindre;
L'effort sera plus doux, et l'effet moins à craindre.

Contre votre chagrin alors nous serons deux,
Et, souffrant beaucoup moins, nous agirons bien mieux.

ÉMILIE.

Non, non; c'est sans espoir.

Mme. DE VOLMARE.

Propos de la tristesse;
Elle est comme la peur, elle accroît la faiblesse.
Parions qu'un seul mot, dans votre sort affreux,
De ce triste destin fait un état heureux...

ÉMILIE.

Mais, oui.

Mme. DE VOLMARE.

Je vous entends : au sein de cette ville,
Dont notre oncle aujourd'hui pour l'hiver nous exile,
Est un homme sensible, aimable, doux, charmant;
Enfin, ce qu'en un mot, on appelle un amant...
Vous détournez les yeux! N'est-ce pas, je devine?

ÉMILIE.

A peu près.

Mme. DE VOLMARE.

En quoi donc me trompai-je, cousine?

ÉMILIE.

Ce n'est pas un amant.

Mme. DE VOLMARE.

Eh! quoi?

ÉMILIE.

C'est un mari.

Mme. DE VOLMARE.

C'était un peu trop fort à deviner aussi.
Comment! sans nul aveu, sans le dire à personne!

ÉMILIE.

Mon silence avec vous, vous blesse et vous étonne...

Mme. DE VOLMARE.

Parlons de vos tourmens; vos torts viendront après.

ÉMILIE.

De mon premier mari les désordres secrets
De mon oncle jadis excitèrent la haine;
Liée à son destin j'en partageai la peine;
Et bientôt l'infortune où me plongea sa mort,
Au loin, dans un couvent, fixa long-temps mon sort.

Là, par tous les moyens qu'un vrai regret suggère,
Je cherchais, veuve et libre, à fléchir la colère
De l'homme, qui lui seul pouvait calmer mes maux;
L'amour dans mon désert m'en forgea de nouveaux,
Il m'offrit des mortels le plus vrai, le plus tendre...
Des feux que j'inspirais je ne pus me défendre;
Mais, notre peu de biens, le besoin de l'aveu
D'un oncle, encore aigri contre un premier neveu,
Sur l'hymen qu'il m'offrit, soutinrent mon courage.
Enfin...

Mme. DE VOLMARE.

L'amour parla : vous crûtes son langage.

ÉMILIE.

Au-delà de la mer l'ordre du souverain
Envoyait tout son corps. Pour exiger ma main,
Il me peint ses malheurs et sa crainte et sa flamme;
Tout l'orgueil dont ce titre échauffera son âme :
Envain, balbutiant quelques refus légers,
Je veux de ce projet lui montrer les dangers;
Ses pleurs...

Mme. DE VOLMARE.

Au fait, que peut la raison la meilleure,
Au moment d'un départ, contre un amant qui pleure?

ÉMILIE.

Oh! vraiment la raison, elle était bien pour moi,
Mais l'amour était contre.

Mme. DE VOLMARE.

Il reçut votre foi?

ÉMILIE.

Avec tout le secret que demandait ma crainte;
Et, pour que rien alors n'y pût porter atteinte,
Il sortit de l'autel pour suivre ses drapeaux.

Mme. DE VOLMARE.

Sans vous être revus?

ÉMILIE.

A peine ses vaisseaux
L'éloignaient de nos ports, pardonnant mes offenses,
Vaincu par ses amis, le temps et mes instances,
Mon oncle, près de lui, m'appelle; sous la loi
Qu'aucun hymen jamais n'engagera ma foi,
Pour sauver les chagrins que le premier lui donne.

Mme. DE VOLMARE.

Mme. DE VOLMARE.

Ah ! la précaution était alors bien bonne.

ÉMILIE.

J'attendais : ce matin, une lettre m'instruit
Qu'en France, mon mari, par la paix reconduit,
Après quelques momens de séjour dans la terre
D'un parent riche et vieux, qui lui tient lieu de père,
Dans huit jours à Paris doit être de retour :
Mon oncle à ce moment y revient à son tour.
J'entrevois le bonheur ; point du tout : pour l'année
Dans ce maudit château me voilà confinée,
Et tout espoir me fuit.

Mme. DE VOLMARE.

Il n'est donc pas connu ?

ÉMILIE.

Lui ? son nom même ici n'est jamais parvenu.

Mme. DE VOLMARE.

En ce cas, au plutôt cherchons à l'introduire.

ÉMILIE.

Je vous reconnais bien : trouvant sur tout à rire.

Mme. DE VOLMARE.

Non, vraiment ; je veux voir mon petit cousin, moi :
Il doit être charmant.

ÉMILIE.

Vous me glacez d'effroi :
Vous voulez...

Mme. DE VOLMARE.

Quel obstacle ?...

ÉMILIE.

Il en est d'invincibles.

Mme. DE VOLMARE.

Pour une femme ?

ÉMILIE.

Ah ! Ciel !

Mme. DE VOLMARE.

Voilà nos gens sensibles :
Forts pour faire une faute, et s'en désespérer ;
Morts d'effroi, quand pour eux on veut la réparer.
Je veux qu'il vienne ici.

ÉMILIE.

Voyez ce qu'il m'en coûte,
Si mon oncle...

Mme. DE VOLMARE.

Vraiment, c'est bien sans qu'il s'en doute.

ÉMILIE.

Comment ?

Mme. DE VOLMARE.

Par ses amis : n'est-ce pas leur devoir ?

ÉMILIE.

Oh ! ils le voudront bien ?

Mme. DE VOLMARE.

Nous leur ferons vouloir.
Voilà le nôtre à nous.

ÉMILIE.

Oui, monsieur Permaville,
Qui, né jaloux de tout, et pour lui seul utile,
De mon oncle qu'il flatte et qu'il mène aujourd'hui,
Écarte ceux qu'il croit plus aimables que lui ;
Qui de son tendre amour m'offrit cent fois l'hommage,
Dès que vous le voudrez, avec ardeur je gage,
Viendra dans le château présenter mon mari.

Mme. DE VOLMARE.

Si je le voulais bien, cela serait ainsi.
Mais le temps presse, il faut un moyen plus rapide.

ÉMILIE.

Prenez monsieur Merval, maladroit, intrépide,
Qui sait tout, qui fait tout, et fait toujours tout mal.

Mme. DE VOLMARE.

Il agit, c'est assez ; le reste m'est égal.

ÉMILIE.

Bavard.

Mme. DE VOLMARE.

Tant mieux ; il dit ce qu'on veut.

ÉMILIE.

Imbécile.
Vous-même...

Mme. DE VOLMARE.

Je l'ai dit ; mais il peut être utile.
Qu'importe ? Dans ce monde, avec tout homme, il faut

Estimer ce qu'il peut et jamais ce qu'il vaut.
Il vient, vous allez voir comme on traite une affaire.

ÉMILIE.

Madame de Volmare, ah! ciel! qu'allez-vous faire?

Mme. DE VOLMARE.

Votre bonheur, enfant.

(Elle l'embrasse.)

SCÈNE II.

ÉMILIE, Madame DE VOLMARE, MERVAL.

MERVAL.

J'arrive toujours bien.

Mme. DE VOLMARE.

C'est ce que nous disions.

MERVAL.

J'étais de l'entretien?

Mme. DE VOLMARE.

Nous parlions de vos soins; surtout, de votre adresse.

MERVAL.

Chez moi, c'est habitude.

Mme. DE VOLMARE.

Ah, ah!

MERVAL.

Dès ma jeunesse,
J'eus le goût d'être utile; et, quand j'agis, d'abord
Je trouve le plus court et le mieux sans effort.
Aussi j'oblige avant qu'on le demande même:
Voilà pourquoi je vois que tout le monde m'aime.

ÉMILIE, à part.

C'est bien voir.

Mme. DE VOLMARE, bas, à Émilie.

(à Merval.)

Paix. Surtout monsieur de Bessoncour.

MERVAL.

Oh! lui, sans me vanter, me doit quelque retour.
Dès qu'il veut quelque chose, à toute heure il me trouve.

Je ne me défends pas du plaisir que j'éprouve ;
Il a le cœur si bon !

Mme. DE VOLMARE.

L'esprit si doux !

MERVAL.

Charmant.
S'il se moque de moi, c'est toujours si gaîment.

Mme. DE VOLMARE.

Fait en tout pour le monde.

MERVAL.

Ah ! bien mieux que personne ;
Opulent, comme il est.

Mme. DE VOLMARE.

Aussi, ce qui m'étonne,
C'est qu'un cercle choisi, je suppose par vous,
Animant sa gaîté, multipliant ses goûts,
De plaisirs plus nombreux n'occupe pas sa vie.
Le spectacle, à mon gré, le plus digne d'envie,
C'est un vieillard aimable, et chez lui caressé.

MERVAL.

Ce que vous dites là, je l'ai toujours pensé.
Mais dit-on quelque chose, aussitôt Permaville
Du sarcasme, avec vous, prend le rire et le style ;
Amenez-vous quelqu'un, il trouve à vos amis
Toujours quelques défauts pour n'être pas admis.
Ayez un peu d'esprit, sa rigueur est extrême ;
C'est au point que j'ai craint mille fois pour moi-même.

Mme. DE VOLMARE.

Pour vous, monsieur Merval ! tout le monde aura peur.

MERVAL.

Il rend déjà votre oncle et farouche et grondeur.
Bientôt tout souffrira de son humeur chagrine.

Mme. DE VOLMARE.

Voit-on mieux que monsieur ? Vous trompais-je, cousine ?

MERVAL.

Il serait un moyen pour nous en garantir,
Si l'aimable Émilie y voulait consentir.

Mme. DE VOLMARE.

D'avoir recours à vous elle avait bien envie ;
Mais elle est si timide.

ÉMILIE.

Achevez, je vous prie;
Que puis-je à tout ceci?

MERVAL.

Quand on est comme vous,
Qu'on a le cœur sensible et des regards si doux,
L'ennui d'un long veuvage est lourd pour une femme.

ÉMILIE.

Que veut-il?

Mme. DE VOLMARE.

Mais je crois qu'il a lu dans notre âme.

MERVAL.

Oh! je vois juste.

Mme. DE VOLMARE.

Eh bien?

MERVAL.

En prenant un mari,
De vous et de votre oncle également chéri,
Vous reprenez l'empire ici.

Mme. DE VOLMARE.

C'est admirable!
Un mari!

MERVAL.

N'est-ce pas? Il faut qu'il soit aimable,
Surtout vous aimant bien. N'en connaissiez-vous pas?

ÉMILIE.

Mais j'entrevois encor de bien grands embarras.

Mme. DE VOLMARE.

Avec lui? Vous voyez qu'il les fait disparaître.

MERVAL.

Tout d'un coup.

ÉMILIE.

Je sens bien, si cela pouvait être...

MERVAL.

Pouvait! Épousez-moi, je vous réponds de tout.

ÉMILIE.

Comment!

Mme. DE VOLMARE.

Je n'entends pas.

MERVAL.

L'oncle a pour moi du goût.
Pour elle, dès long-temps, j'ai l'amour le plus tendre.

Mme. DE VOLMARE.

Ah! oui. Vous commencez à vous faire comprendre.

MERVAL.

Je l'épouse, et tous deux ramenant les plaisirs,
Exécutons le plan que traçaient vos désirs.

Mme. DE VOLMARE.

En y changeant pourtant quelque petite chose.

MERVAL.

Qu'à son gré, librement, de tout elle dispose.

ÉMILIE, bas, à madame de Volmare.

Cousine, vous avez joliment réussi.

MERVAL.

Mais pourquoi réfléchir? Vous vouliez rendre ici
Tout le monde content; vous en voilà maîtresse.

Mme. DE VOLMARE.

Oh! c'est que nous songions à la défense expresse
Que mon oncle nous fit de suivre un autre choix.

MERVAL.

De peur qu'un étourdi ne vînt comme autrefois
Porter dans sa maison et le trouble et l'orage;
Mais, quand il apprendra que c'est un homme sage,
Qui fait tout ce qu'on veut, d'un esprit... enfin moi, (1)
Il en sera charmé comme vous.

Mme. DE VOLMARE.

Je le croi.

MERVAL.

D'ailleurs, puisque c'est là la peur qui vous agite,
De la faire cesser occupons-nous bien vite.

ÉMILIE.

Quoi donc encor?

MERVAL.

Je vais le trouver; finement
Je le pressentirai sur notre arrangement.

ÉMILIE.

Eh! non, c'est trop de soin.

MERVAL.

Je n'en saurais trop prendre.
Parbleu! je sens très-bien que c'est à moi de rendre

(1) *Variante :*

Qui fait tout ce qu'on veut, plein d'esprit... enfin moi.

Notre projet facile, et j'y cours de ce pas.
Vous me connaissez bien; ne vous tourmentez pas.
De ce que j'aurai fait je viendrai vous instruire.

(Il sort.)

SCÈNE III.

ÉMILIE, Madame DE VOLMARE.

Mme. DE VOLMARE, riant.

Fort bien.

ÉMILIE.

Vous en riez.

Mme. DE VOLMARE.

De quoi pourra-t-on rire?

ÉMILIE.

Prenez-le donc encore pour servir mon mari.

Mme. DE VOLMARE.

Mais est-on comme vous? Deux hommes sont ici,
Vous leur tournez la tête.

ÉMILIE.

Et vous, est-ce sagesse
De souffrir qu'à mon oncle un indiscret s'adresse?

Mme. DE VOLMARE.

Bon! n'avez-vous pas peur? Pour le perdre aujourd'hui,
A qui pouvions-nous mieux nous adresser qu'à lui?
Puis à ce mot d'hymen, fâcheux dans notre bouche,
Il accoutumera son oreille farouche.
C'est toujours un pas fait; de ce premier effort
Nous aurons le profit, quand il aura le tort.

ÉMILIE.

Oui, vous avez toujours une manière heureuse
De voir tout.

Mme. DE VOLMARE.

Comme vous, une triste et fâcheuse;
Et tout n'en va pas moins.

ÉMILIE.

Mais j'entends approcher
Quelqu'un.

SCÈNE IV.

ÉMILIE, *WILLIAMS*, Madame DE VOLMARE.

Mme. DE VOLMARE.

C'est un valet; il a l'air de chercher.

ÉMILIE.

Je ne le connais pas.

Mme. DE VOLMARE, à Williams.

Que voulez-vous?

WILLIAMS, s'approchant.

Un tame.

Mme. DE VOLMARE.

Eh bien! en voilà deux.

WILLIAMS.

Je vois; mais, sur mon âme,
Vous mettez diablement du trouble en mon esprit;
Celle que je viens pour, l'être, à ce qu'on m'a dit,
Avec des yeux bien beaux, une mine jolie.
A laquelle de vous m'adresser, je vous prie?

ÉMILIE.

Comment! il est galant.

Mme. DE VOLMARE.

Mais, enfin, dites-nous
Son nom.

WILLIAMS.

C'est Hémilie.

Mme. DE VOLMARE.

Ah! cousine, c'est vous.

ÉMILIE.

Eh bien! que voulez-vous?

WILLIAMS.

Matame, c'est un lettre,
Que mon maître, à vous-même, il m'a dit dé rémettre.

ÉMILIE.

Quel est-il?

WILLIAMS.

Moi, surtout défendu de nommer.
Lé lettre; il le dira.

(ÉMILIE prend la lettre, et se trouble.)

(1) Mme. DE VOLMARE.

Qui peut vous alarmer?

(1) *Émilie*, Mme. de Volmare, Williams.

ÉMILIE.

ÉMILIE.

Ah ! c'est de mon mari ! Qu'est-ce donc qu'il m'annonce ?

Mme. DE VOLMARE.

Lisez vite.

WILLIAMS.

Monsieur, il voudrait lé réponse.

ÉMILIE.

Je vous la remettrai dans un petit moment.

WILLIAMS.

Ce monsieur il attend fort mal patiemment.

ÉMILIE.

Ah ! ma cousine !

Mme. DE VOLMARE.

Eh bien ?

ÉMILIE.

Jugez de ma tristesse...

(Elle lit.)

« Ma chère Émilie, n'ayant pas trouvé le parent que je » comptais voir dans sa terre, je m'achemine vers Paris ; me » voilà au bout de l'avenue du château que vous habitez : ma » prudence m'y retient ; et je dépêche mon postillon, qui est » un homme sûr et adroit, pour vous en informer. S'il était » possible... mes vœux sont peut-être insensés ; mais songez » que depuis un an je suis séparé de vous, et qu'on n'aima » jamais comme j'aime ma chère et tendre Émilie. »

Il est à cinq cents pas.

Mme. DE VOLMARE.

Et nous avons sans cesse
Des amis pour nous suivre, et des yeux pour nous voir.
Répondez-lui.

ÉMILIE.

Je vais le mettre au désespoir.

Mme. DE VOLMARE.

Calmez-le en écrivant. Surtout soyez bien tendre,
Cela trompe les maux. On pourrait nous surprendre :
Allez ; je vais ici garder le postillon :
Si l'on vient, c'est pour moi qu'il est dans la maison.

ÉMILIE, en s'en allant.

Ciel ! ne pouvoir qu'écrire !

SCÈNE V.

Madame DE VOLMARE, WILLIAMS.

Mme. DE VOLMARE.

Après un an d'absence,
Un époux... un amant... à si peu de distance;
Et rester sans le voir... Ah! c'est un peu fâcheux...
Mais qui s'opposerait?... Ils se verraient bien mieux...
Le moyen est hardi... l'idée en est bouffonne...
Et tant mieux, les soupçons n'en viendront à personne...
Écoute, mon ami.

WILLIAMS.

Quoi?

Mme. DE VOLMARE.

Ton maître est resté
Là-haut dans sa voiture?

WILLIAMS.

Oh! point : il s'est jeté
En arrivant dehors, puis grimpé lé montagne,
D'où mé montrer de loin cé maison de campagne;
Là marcher beaucoup fort et de gauche et de droit.

Mme. DE VOLMARE.

C'est toi qui le mène.

WILLIAMS.

Yes.

Mme. DE VOLMARE.

On te dit fort adroit.

WILLIAMS.

Dans les plus forts chemins, moi courir comme un tiaple.

Mme. DE VOLMARE.

As-tu jamais versé?

WILLIAMS.

Moi, montame, incapable.

Mme. DE VOLMARE.

Tant pis. Adroitement, sans qu'on soupçonne rien,
Il faudrait renverser ta voiture, mais bien.

WILLIAMS.

Mon voiture, adret'ment?

Mme. DE VOLMARE.

Oui.

WILLIAMS.

Montame il veut rire.

Mme. DE VOLMARE.

Non, non.

WILLIAMS.

N'entendre pas ce qu'montame il veut dire.

Mme. DE VOLMARE, *tirant sa bourse.*

Je vais m'expliquer mieux. Tiens; ces vingt-cinq louis
Sont à toi, si tu fais tout ce que je te dis.

WILLIAMS.

Que matame il répète, et je comprends, je pense.

Mme. DE VOLMARE.

Tu vas rendre à ton maître en toute diligence
La lettre qu'il attend; et, très-certainement,
Il sera, de la lire, occupé seulement.
Tourmente tes chevaux, mène-les de manière
Qu'il vienne un accident qui jette tout par terre.
Sois plus adroit encor, brise une roue; enfin
Fais qu'il ne puisse plus poursuivre son chemin.
C'est aisé.

WILLIAMS.

Fort beaucoup; mais sait-il ça, mon maître?

Mme. DE VOLMARE.

Qu'il ne s'en doute pas.

WILLIAMS.

Il mé pattra.

Mme. DE VOLMARE.

Peut-être;
Même il le faudrait.

WILLIAMS.

Point.

Mme. DE VOLMARE.

Crois qu'il s'apaisera,
Et que lui-même après te récompensera.

WILLIAMS.

Lui, mé récompenser aussi?

Mme. DE VOLMARE.

Je te l'assure.
Enfin, veux-tu ma bourse ?

WILLIAMS.

En jetant sa voiture ?

Mme. DE VOLMARE.

Oui.

WILLIAMS.

Brisant sa roue ?

Mme. DE VOLMARE.

Oui.

WILLIAMS.

Mon maître il s'ra content ?
Et les vingt-cinq louis sont à moi dans l'instant,
Vous dites, n'est-ce pas ?

Mme. DE VOLMARE.

Oui. Tu sais bien m'entendre.

WILLIAMS.

Jé n'vois pas cé qui peut m'empêcher de les prendre.

Mme. DE VOLMARE, lui donnant sa bourse.

Je compte donc sur toi ?

WILLIAMS, tendant l'autre main.

Pendant que vous cassez,
La roue y l'être deux.

Mme. DE VOLMARE.

Oh ! une, c'est assez.

WILLIAMS.

Matame il n'a qu'à tire.

Mme. DE VOLMARE.

A ce que je te donne
J'ajoute une autre loi ; c'est que jamais personne
Ne saura que cela vient de moi.

WILLIAMS.

Tout le mal,
N'ayez pas peur, matame, il viendra d'la cheval.
C'est nous autres com'ça que nous fesons sans cesse.

Mme. DE VOLMARE.

Ton maître avait raison de vanter ton adresse.

SCÈNE VI.

Madame DE VOLMARE, ÉMILIE, WILLIAMS.

Mme. DE VOLMARE.

Mais la lettre est écrite, on vient te l'apporter.
Sois exact et discret.

WILLIAMS.

Matame il peut compter.

ÉMILIE, à Williams, en lui donnant la lettre.

Tiens, rends cela.

WILLIAMS.

Je vole où matame il commande.

ÉMILIE.

Ajoute, mon ami, que je lui recommande
De se bien ménager; et toi qui le conduis,
Apporte à le servir les soins les plus suivis;
Ton zèle, sois-en sûr, aura sa récompense.

Mme. DE VOLMARE.

Elle a raison : pour lui redouble de prudence;
Prends bien garde qu'il soit hors de tout accident.

WILLIAMS.

Matame, je férai que chacun est content.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

Madame DE VOLMARE, ÉMILIE.

ÉMILIE.

Quelle lettre !

Mme. DE VOLMARE.

Peut-être, après l'avoir finie,
Aura-t-il le plaisir le plus doux de sa vie.

ÉMILIE.

Oui, d'ignorer l'instant qui doit nous réunir.

Mme. DE VOLMARE.

Il viendra.

ÉMILIE.

Parlez-moi toujours de l'avenir.

Mme. DE VOLMARE.

C'est qu'il est ce qu'on veut, et qu'il rend tout possible.
Voyez-y le moment, où ce mari sensible

S'offre à vos yeux, tremblant de surprise et d'amour ;
Et vous....

ÉMILIE.

Pour augmenter mes ennuis en ce jour,
Des plaisirs que je perds augmentez donc les charmes,
Cruelle !

Mme. DE VOLMARE, en riant.

Quel bonheur vous promettent ces larmes !

ÉMILIE.

Mon désespoir vous plaît : je ne vous conçois pas.

Mme. DE VOLMARE.

Je vois Merval. Rentrez.

ÉMILIE.

Très-volontiers. Hélas !

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

Madame DE VOLMARE, seule.

Vous êtes personnel, quand il faut être utile.
Ah ! non, monsieur Merval... Je vous rendrai docile.
Les armes de l'esprit sont les défauts d'un sot.

SCÈNE IX.

Madame DE VOLMARE, MERVAL.

MERVAL.

Eh bien ! je viens d'agir ; et, dès le premier mot,
Bessoncour souriant prenait très-bien la chose.
Permaville qu'il craint, et que tout indispose,
S'est mis entre nous deux, a voulu tout savoir.
Il n'en a pas ri, lui ; car mon plan, mon espoir,
Il a tranché sur tout avec une amertume...
Entre nous, sur l'humeur qui toujours le consume,
Ce que je pense, moi, c'est que notre fâcheux
Pourrait de la cousine être fort amoureux.

Mme. DE VOLMARE.

Vous êtes à le voir ?

MERVAL.

La chose est donc certaine ?

Mme. DE VOLMARE.

Pour preuve, il suffisait d'une pareille scène.

MERVAL.

Là, je ne m'y suis pas trompé : mais, en tout cas,
Cela m'est fort égal ; car je ne le crains pas.
Prenant alors un ton de raison, de sagesse,
Votre oncle a demandé si dans ceci sa nièce
Était pour quelque chose ; et moi, j'ai répondu
Que cet hymen était entre nous convenu.
J'ai bien fait ?

Mme. DE VOLMARE.

Comme en tout.

MERVAL.

Car j'ai, par cette adresse,
Si bien sur notre compte éveillé sa tendresse,
Qu'il doit se rendre ici pour l'en entretenir.
Mais je ne la vois point, il faut la prévenir.

Mme. DE VOLMARE.

Elle vient de sortir.

MERVAL.

Son absence est cruelle ;
Voilà l'affaire en train, et la fin dépend d'elle.

Mme. DE VOLMARE.

Oui, de l'aller chercher il faudrait prendre soin.

MERVAL.

Si je savais où c'est...

Mme. DE VOLMARE.

Elle n'est pas bien loin.

MERVAL.

Dites-le moi, j'y cours.

Mme. DE VOLMARE.

Votre adresse est connue,
Et fonde mon espoir. Allez dans l'avenue.

MERVAL.

Bien avant ?

Mme. DE VOLMARE.

Tout au bout.

MERVAL.

Cela suffit : j'y vais.

Mme. DE VOLMARE.

N'allez pas vous tromper.

MERVAL.

Me trompai-je jamais?

Mme. DE VOLMARE.

Cherchez, vous trouverez.

MERVAL.

Bientôt je vous l'amène.

Mme. DE VOLMARE.

Et vous nous tirerez d'une bien grande peine.
Voyez jusqu'au chemin.

MERVAL.

Oh! je l'aurai.

Mme. DE VOLMARE.

J'entends
Monsieur de Bessoncour, ne perdez pas de temps.

MERVAL.

Cela rend sa présence encor plus nécessaire.
Gardez-le ici jusqu'à...

Mme. DE VOLMARE.

Bon! vous n'aviez que faire
De me le dire.

(MERVAL sort.)

SCÈNE X.

Madame DE VOLMARE, seule.

Oui, cours... Encore un seul moment,
Mon aimable Émilie, et ton cœur est content.

SCÈNE XI.

PERMAVILLE, M. DE BESSONCOUR,
Madame DE VOLMARE.

M. DE BESSONCOUR.

Cela commence-t-il? de demandes pareilles
Va-t-on incessamment m'étourdir les oreilles?
J'avais bien défendu qu'il en fût jamais rien.

PERMAVILLE.

Ils sont tous deux d'accord.

M. DE BESSONCOUR.

M. DE BESSONCOUR.

Je l'empêcherai bien.

Mme. DE VOLMARE.

Quelque chose, mon oncle, aujourd'hui vous chagrine?

M. DE BESSONCOUR.

J'ai cru dans le salon trouver votre cousine.

Mme. DE VOLMARE.

Elle vient de passer dans son appartement.

M. DE BESSONCOUR.

Je voudrais lui parler, dites-lui promptement.

Mme. DE VOLMARE.

Vous êtes si fâché.

M. DE BESSONCOUR.

C'est égal, qu'elle vienne.

(Madame DE VOLMARE sort.)

SCÈNE XII.

PERMAVILLE, M. DE BESSONCOUR.

M. DE BESSONCOUR.

En m'isolant, j'ai cru me sauver cette scène;
Il faut que ce Merval vienne ici m'alarmer.

PERMAVILLE.

Mais, vraiment, vous croyez qu'elle pourrait l'aimer?

M. DE BESSONCOUR.

Non pas; mais l'épouser; et, par ses défauts même,
Acquérir aisément ce que toute femme aime:
L'entière indépendance et le plus grand pouvoir.

PERMAVILLE.

Il est sûr que bientôt Merval vous ferait voir (1)
Cet essaim d'importuns que Paris voit renaître.

(1) *Variantes :*

Il est sûr que bientôt Merval vous ferait voir
Tous les originaux dont le pays abonde.
De tout ce qui respire à vingt mille à la ronde,
Il est l'intime ami, s'il n'est pas le parent.

M. DE BESSONCOUR.

Sans doute; et chaque jour un motif différent
Amènerait chez moi de nouvelles recrues.
Passant ma vie entière à changer de cohues,

M. DE BESSONCOUR.

Et tous ceux de la cour, ou qui feignent d'en être;
Qui, pour singer les grands, gâtent tout ce qu'ils font;
Savent tout à vingt ans, hors les dettes qu'ils ont;
Et, dans l'oisiveté qui rétrécit leurs âmes,
S'établissent un nom sur les pleurs de vingt femmes;
Regardent les parens, les oncles, les maris,
Comme des trésoriers dont l'or fait tout le prix.
Qu'entendrai-je chez moi? Le babil incommode
D'hommes parlant chevaux, de femmes causant mode;
De cinquante étourdis, nommés gens comme il faut,
Qui s'assemblent bien tard pour se quitter bientôt;
Et, jugeant par le jeu si la maison est bonne,
Se moquent au souper du maître qui le donne.
Je crains trop cet ennui, c'est le plus cher de tous.

PERMAVILLE.

Et c'est le retrouver qu'unir Merval à vous.
Car enfin, à l'amour que mérite Émilie,
S'il joignait ces projets que la raison allie;
S'il voyait dans ces nœuds un titre heureux et doux,
Qui met un ami tendre, encor plus près de vous;
Et qui, multipliant ses moyens de vous plaire,
Assure à vos vieux jours un appui nécessaire;
S'il savait vous créer, en comblant ses désirs,
De nouveaux sentimens et de nouveaux plaisirs;
Riche, et sans héritiers, avec un cœur sensible,
Ne pas y consentir vous serait bien pénible.

M. DE BESSONCOUR.

Je ne le sais que trop; et c'est précisément
Parce que je suis bon, que je fais le méchant.
Faible, comme je le suis, si je prends cette entrave,
D'abord je serai maître, et puis bientôt esclave.
Eh! jamais ai-je su me défendre long-temps?
Ma nièce et son mari m'ont désolé deux ans:
J'ai juré de la fuir dans ma colère extrême,
Eh bien! elle est chez moi: ce serait tout de même.

Il faudrait plus ou moins prendre les goûts d'autrui;
Sacrifier les miens.

PERMAVILLE.

Je conçois votre ennui.
Mais enfin, si quelqu'un, à l'hymen d'Émilie,
Unissait des projets que la raison allie;
S'il voyait dans ces nœuds etc.

Pour prévenir l'attaque et parer ce malheur,
Il faut crier bien haut ; cela peut faire peur.
Vous souriez !...

PERMAVILLE.

J'entends.

M. DE BESSONCOUR.

Je vois venir ma nièce.
Je vais faire un beau train.

SCÈNE XIII.

PERMAVILLE, M. DE BESSONCOUR, ÉMILIE, Madame DE VOLMARE.

M. DE BESSONCOUR.

Malgré votre promesse,
Vous êtes donc déjà lasse d'être avec moi,
Madame ? eh bien, partez.

ÉMILIE.

Moi, mon oncle ! et pourquoi ?

M. DE BESSONCOUR.

Pourquoi ! Malgré la loi que j'avais prononcée,
Oubliant mes bienfaits et sa peine passée,
Voilà d'un autre choix votre cœur occupé ?...

Mme. DE VOLMARE.

Elle ! d'un autre choix ! On vous a bien trompé.

ÉMILIE.

Mon oncle, vous aimer, vous consacrer ma vie,
Rester ce que je suis, voilà ma seule envie.

M. DE BESSONCOUR.

Qu'est-ce donc que Merval à l'instant m'a conté ?

Mme. DE VOLMARE.

Tout ce qu'il a voulu.

PERMAVILLE.

Je m'en étais douté.
Serait-il digne, lui, d'un cœur comme le vôtre ?

ÉMILIE.

Je ne veux épouser ni Merval ni tout autre.

M. DE BESSONCOUR.

Parlez-lui donc bien net ; car, rempli d'un beau feu,
Il s'est à moi, tantôt, vanté de votre aveu.

Vous voyez la colère où ce soupçon me jette ;
Je vous l'ai toujours dit et je vous le répète,
N'allez pas là-dessus faire le moindre essai ;
Car, dès le premier mot, je vous parle très-vrai,
Je vous tiens ma parole, et de vous me sépare.

ÉMILIE, bas, à madame de Volmare.

Voilà de beaux succès que Merval nous prépare !
Il est plus animé sur ce point que jamais.

Mme. DE VOLMARE, bas, à Emilie.

Ne blâmons point les gens qu'il faut louer après.

M. DE BESSONCOUR.

Si vous me préférez un homme qui vous aime,
Libre à vous, vous pouvez disposer de vous-même ;
Mais pour l'avoir ici je n'entends pas raison ;
Et votre époux et moi, dans la même maison,
Jamais, j'en jure bien, nous ne serons ensemble.

SCÈNE XIV.

PERMAVILLE, MERVAL, le Chevalier DISTELLE, M. DE BESSONCOUR, ÉMILIE, Mme. DE VOLMARE.

MERVAL, amenant le Chevalier, et lui montrant M. de Bessoncour.

Le voilà.

ÉMILIE, à part.

C'est lui ! Ciel !

Mme. DE VOLMARE, bas, à Émilie.

Du courage.

LE CHEVALIER, à part.

Je tremble.

MERVAL, à M. de Bessoncour.

Mon ami, vous voyez un fort brave garçon
Dont j'ai connu jadis le père en garnison ;
Que j'ai trouvé là haut dans la plus grande peine.

ÉMILIE, bas.

Quoi !...

Mme. DE VOLMARE, bas.

Paix.

PERMAVILLE.

Il a toujours quelqu'un qu'il nous amène.

M. DE BESSONCOUR.

Mais, en effet me paraît fort ému.

MERVAL.

C'est qu'il est inouï qu'il ne soit pas moulu.
Sa roue est en éclats, sa voiture en cannelle.

ÉMILIE.

Ah ! Dieu !

PERMAVILLE.

C'est singulier, cette route est si belle !

LE CHEVALIER, à M. de Bessoncour.

De l'indiscrétion que je commets ici
L'excuse est mon malheur, monsieur, et votre ami.

MERVAL.

D'abord il refusait constamment de me suivre;
Mais on n'a point là-haut de quoi coucher ni vivre ;
Je l'ai bien assuré qu'il trouverait chez vous
Les secours les plus prompts et l'accueil le plus doux.

M. DE BESSONCOUR, au Chevalier.

Oui, monsieur ; et c'est moi, dans cette circonstance,
Qui dois à mon ami de la reconnaissance.

ÉMILIE.

Monsieur n'est pas blessé?

MERVAL.

Non, sans doute, il n'a rien :
C'est là, premièrement, comme vous croyez bien,
Ce que j'ai demandé.

LE CHEVALIER.

Lors de mon aventure,
J'étais à lire, à pied, fort loin de ma voiture.

PERMAVILLE.

L'accident est étrange autant qu'il est heureux.

MERVAL.

On l'aurait fait exprès, qu'on n'aurait pas fait mieux.
Parbleu ! si quelque jour je veux briser la mienne,
Je vous demanderai le jockei qui vous mène,
Il s'en acquitte bien.

LE CHEVALIER.

Oui ; c'est un étourdi.

MERVAL.

Il faut lui pardonner.

Mme. DE VOLMARE, au Chevalier.

Nous tâcherons ici
De vous faire oublier toute sa maladresse.

LE CHEVALIER.

Quelle serait l'humeur qui dans ces lieux ne cesse ?
D'après ce que j'éprouve et tout ce que je vois,
C'est une récompense à présent que je dois.

MERVAL.

Il est aimable, au moins.

PERMAVILLE.

Mais de monsieur, sans doute,
Les gens et les chevaux sont encor sur la route.

M. DE BESSONCOUR.

Il faudrait y songer.

PERMAVILLE, du ton le plus poli.

Et tâcher que demain,
Monsieur fût en état de suivre son chemin.

MERVAL.

Est-il pressé ?

LE CHEVALIER.

Mais, non.

M. DE BESSONCOUR.

J'y vais voir. Qu'on assemble
Mes gens, et suivez-moi ; nous irons tous ensemble.

LE CHEVALIER.

Mais...

MERVAL.

Je vais avec vous, ce sera bientôt fait.

PERMAVILLE, en s'en allant.

Notre étranger m'a l'air bien jeune et bien distrait.

SCÈNE XV.

ÉMILIE, Madame DE VOLMARE.

Mme. DE VOLMARE.

Merval a-t-il toujours tant de torts que vous dites ?

ÉMILIE.

Vraiment ! de ses hasards faites-lui des mérites.

Mme. DE VOLMARE, riant.

Ah ! des hasards pareils, il en a quand on veut.

ÉMILIE.

Ah ! méchante ! c'est vous...

Mme. DE VOLMARE.

Vous voyez ce que peut
Un sot bien employé, surtout par une femme.

ÉMILIE.

Qui vous résisterait? Tant d'esprit et tant d'âme!
Mais n'avez-vous pas vu? Permaville inquiet
Nous dévorait des yeux, et soupçonne un secret;
Il va, si nous restons, le croire davantage.

Mme. DE VOLMARE, en riant.

Si nous les rejoignions, cela serait plus sage,
N'est-ce pas?

ÉMILIE.

Mais...

Mme. DE VOLMARE.

Eh bien?

ÉMILIE.

Je crains de me trahir.

Mme. DE VOLMARE.

Moi, je songe au danger; ne songez qu'au plaisir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE CHEVALIER, Madame DE VOLMARE.

Mme. DE VOLMARE.

Ah ! monsieur mon cousin, nous aurons du tapage.

LE CHEVALIER.

N'ai-je donc pas été bien tranquille et bien sage ?

Mme. DE VOLMARE.

Comme un amant heureux.

LE CHEVALIER.

Quelle méchanceté !
J'ai de moi-même été surpris...

Mme. DE VOLMARE.

En vérité !
Cet effort nous promet une belle prudence.

LE CHEVALIER.

N'ai-je pas à Merval parlé reconnaissance ;
A votre oncle, respects ; à son ami, combats ?
De tout le monde, enfin, ne m'occupai-je pas,
Si ce n'est de ma femme ?

Mme. DE VOLMARE.

Oh ! oui, sur qui sans cesse
Vos regards se portaient avec une adresse
Plus bête...

LE CHEVALIER.

Eh bien ! voyez ; au silence réduit,
J'ai mis dans mes regards tout ce que j'ai d'esprit.

Mme. DE VOLMARE.

Deux ou trois fois encore ayez par aventure
De cet esprit, cousin ; et bientôt, je vous jure,
Et votre femme et vous, vous serez loin d'ici.

LE CHEVALIER.

Il faut donc n'y rien dire et n'y rien voir aussi ?

Mme. DE VOLMARE.

Mme. DE VOLMARE.

Il faut voir les dangers ; et, sans humeur, attendre
Ma cousine, qui seule au salon doit se rendre.

LE CHEVALIER.

Il fallait commencer par là votre leçon...
Je la verrai. Dieux!... Seule!...

Mme. DE VOLMARE.

Étourdi ! La raison...

LE CHEVALIER.

J'en ai depuis un an.

Mme. DE VOLMARE.

En un jour, indocile,
Perdez-en donc le fruit.

LE CHEVALIER.

Non, l'espoir rend tranquille.
L'amour qu'on tyrannise est souvent maladroit :
Mais mon bonheur est sûr ; comptez sur mon sang-froid.

Mme. DE VOLMARE.

Il est peint dans vos yeux, vos discours, votre geste ;
En pourrais-je douter? Restez là.

LE CHEVALIER.

Que je reste !
Là ! seul, long-temps encor !

Mme. DE VOLMARE.

Mais elle va venir.
Si cela vous plaît mieux, vous pouvez en sortir.

LE CHEVALIER.

Allons, vous le voulez; m'en faut-il davantage?
Je reste, et ne dis mot.

Mme. DE VOLMARE.

Vous devenez trop sage.

LE CHEVALIER.

Vous voyez?...

Mme. DE VOLMARE.

Oui, je vois comment je dois agir.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

LE CHEVALIER, seul.

Bon! elle rit de moi. D'honneur, c'est un plaisir
De voir ces gens sensés qui, dans leur paix profonde,
Prennent leur cœur pour règle, et jugent tout le monde.
On est sûr avec eux d'avoir toujours des torts.
Oh! que je voudrais bien voir tous ces esprits forts
Pris d'une passion bien conditionnée,
Par la peine et l'absence encore aiguillonnée,
Et les entendre alors... Quelqu'un vient...

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, MERVAL.

LE CHEVALIER, à part.

C'est Merval.
Un importun déjà : ne me voilà pas mal.

MERVAL.

Ah! c'est vous, chevalier! Seul?

LE CHEVALIER.

Je sais me suffire.

MERVAL.

Tant mieux, nous causerons; j'en ai long à vous dire.

LE CHEVALIER, à part.
(Haut.)

Ah! me voilà perdu. Dans un autre moment,
Je vous écouterais avec empressement :
Mais c'est que j'attendais...

MERVAL.

Eh bien! c'est à merveille.
Je viens attendre aussi quelqu'un sur qui je veille :
Nous pouvons être ensemble, et c'est nous arranger.

LE CHEVALIER, feignant de s'en aller.

Je vais...

MERVAL.

Si vous sortez, vous pouvez m'obliger.

LE CHEVALIER.

Quel homme! pour le fuir, on ne sait quel tour prendre.

MERVAL.

Ce monde est un échange, et tout est de s'entendre :
Tantôt, dans vos malheurs, je vous ai bien servi.

LE CHEVALIER.

Mieux que je n'espérais.

MERVAL.

Servez-moi donc aussi.

LE CHEVALIER.

Oh ! mon Dieu, dans l'instant : parlez, dites-moi vite ;
Je vole...

MERVAL.

Quelle ardeur !...

LE CHEVALIER.

Oh ! c'est pour être quitte.

MERVAL.

Trop bon : mais calmez-vous, et restons là nous deux.
Car sans nous déplacer vous m'obligerez mieux.

LE CHEVALIER, à part.

Ciel !

MERVAL.

Votre œil attentif observait Émilie.

LE CHEVALIER, à part.

Où veut-il en venir ?

MERVAL.

Vous la trouvez jolie ?

LE CHEVALIER.

Sa cousine a l'œil vif, et le sourire fin.

MERVAL.

Oh ! son air de gaîté cache un esprit malin.
Je ne m'y fîrais pas. Égale, douce, et bonne,
Sans efforts, Émilie à son cœur s'abandonne.
Sa cousine fait rire : elle, il faut l'adorer.
Ne le trouvez-vous pas ?

LE CHEVALIER, à part.

Veut-il me pénétrer ?

MERVAL.

A quoi rêvez-vous donc ?

LE CHEVALIER.

Je n'ai parlé qu'à l'autre.

MERVAL.

Émilie a toujours l'esprit qu'il faut au vôtre.

LE CHEVALIER.

Vraiment, vous en parlez avec une chaleur...

MERVAL.

Telle qu'elle l'inspire et qu'elle est dans mon cœur.

LE CHEVALIER.

Vous l'aimez ?

MERVAL.

Comme un fou. Mon aveu vous étonne ?
Mon amitié...

LE CHEVALIER.

Je sens la preuve qu'il m'en donne.

MERVAL.

Aussi j'attends vos soins.

LE CHEVALIER.

Sur ce point là ?

MERVAL.

Beaucoup.
Vous voyez bien qu'il faut que je vous dise tout.

LE CHEVALIER.

Si quelqu'un a des droits à cette confidence,
Je puis vous assurer que c'est moi.

MERVAL.

Je le pense.

LE CHEVALIER.

Sans doute. Et vos amours, comment vont-ils ?

MERVAL.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

Bien !

MERVAL.

Tout est entre nous d'accord ; je lui conviens.

LE CHEVALIER.

D'accord ! C'est fort heureux.

MERVAL.

Vous en voyez ma joie.

LE CHEVALIER.

Vous pouvez donc y croire ?

MERVAL.

Il faut bien que j'y croie ;
Car je vais l'épouser.

LE CHEVALIER.

Vous allez l'épouser ?
Ah ! ce mot-là suffit pour me tranquilliser.

MERVAL.

Il est bien quelque obstacle.

LE CHEVALIER.

Oui, cela pourrait être.

MERVAL.

Mais faible, et que bientôt j'aurai fait disparaître.

LE CHEVALIER.

Ce sera bien à vous.

MERVAL.

C'est le consentement
De l'oncle. Avec le temps, je l'aurai sûrement :
Il m'aime tout-à-fait.

LE CHEVALIER.

Je le conçois sans peine.

MERVAL.

Pour terminer l'affaire, et la rendre certaine,
Elle m'avait tantôt vers son oncle envoyé :
Il m'a souri d'abord ; mais il m'a rudoyé
Tout à l'heure, en rentrant, d'une forte manière.
Je viens voir quels efforts à nous deux il faut faire.

LE CHEVALIER.

C'est au mieux.

MERVAL.

Vous voyez qu'il faut absolument
Que je lui parle seul, et celà promptement.

LE CHEVALIER.

Oui.

MERVAL.

Pour qui que ce soit ne s'ouvre cette porte ;
Mais je me fixe ici, jusqu'à ce qu'elle sorte,
Et j'attrape au passage un moment d'entretien.

LE CHEVALIER.

Moi, je m'en irai donc ?

MERVAL.

Vraiment, j'y compte bien ;
Vous êtes mon ami. Mais ce qui me chiffonne,
C'est monsieur Permaville et sa triste personne,
Que l'on trouve partout, et qui toujours, toujours
Étourdit Émilie avec ses plats amours. (1)

(1) *Variante :*

Nous contrarie avec ses ennuyeux amours.

LE CHEVALIER.

Quoi ! Permaville aussi l'aime ?

MERVAL.

L'aime à la rage.

LE CHEVALIER, à part.

Et de deux.

MERVAL.

Son amour est comme lui, sauvage,
Humoriste, grondeur, et jaloux à tel point
Qu'il est sans cesse au guet et ne vous quitte point.
Vous ne pouvez jamais ou rien dire ou rien faire,
Que mon fâcheux n'arrive, alors il faut se taire.

LE CHEVALIER.

Un fâcheux, c'est gênant.

MERVAL.

Je vous laisse à penser :
Aussi j'espère en vous pour m'en débarrasser.

LE CHEVALIER.

Ce sont donc là les soins qu'il faut que je vous rende ?

MERVAL.

Amusez l'importun.

LE CHEVALIER.

Moi !

MERVAL.

Je ne vous demande
Qu'un seul petit quart-d'heure.

LE CHEVALIER.

Ah ! j'entends. Dans ces lieux,
Tandis que librement s'épancheront vos feux,
Pour servir votre amour, et vous laisser près d'elle,
Dehors, tranquillement, je ferai sentinelle ?
Il est gai.

MERVAL.

C'est aisé.

LE CHEVALIER.

Pas pour moi : car, vraiment,
Si pour m'en délivrer j'avais quelque talent,
Dès long-temps, croyez-moi, j'en aurais fait usage.

MERVAL.

On le fait promener, on parle argent, voyage...
Eh bien ! ne vient-il pas ! je vous l'avais bien dit.

Vous savez où j'en suis, vous avez de l'esprit :
Quand ici vous verrez arriver Émilie,
Emmenez-le dehors.

LE CHEVALIER, d'un ton d'ironie et d'impatience.

Oui.

MERVAL.

Je vous remercie.

LE CHEVALIER, à part.

Au lieu d'un, maintenant j'en ai deux contre moi.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, MERVAL, *PERMAVILLE.*

PERMAVILLE, dans le fond du théâtre.

Décidons Émilie... Ah! qu'est-ce que je voi?...
Ils étaient à causer. Un peu de patience;
Ils sortiront sans doute.

MERVAL, bas, au Chevalier.

Il faut que je commence;
Vous me seconderez. Je vais imaginer
Quelque prétexte adroit pour l'y déterminer.

LE CHEVALIER, à part.

Je garde le salon; si quelqu'un l'abandonne,
Ce ne sera pas moi.

PERMAVILLE.

Pour une fin d'automne
La soirée est bien belle, il faut en convenir;
On se promènerait avec un vrai plaisir.

LE CHEVALIER.

Que n'en jouissez-vous?

MERVAL, bas, au Chevalier.

Fort bien!

PERMAVILLE.

Depuis une heure,

(Il s'assied.)

Je cours et suis si las. Vous permettez?

LE CHEVALIER, à part.

Demeure
Jusqu'à demain matin.

MERVAL, bas, au Chevalier.

Il s'assied !

LE CHEVALIER, à part.

Le bourreau !

(à Merval.)

Je le vois bien.

MERVAL.

D'ailleurs, ce séjour est si beau !
La maison, les jardins, l'aspect qui les décore...

PERMAVILLE.

Oui; peut-être monsieur ne connaît pas encore
Tout cela; c'est charmant.

MERVAL.

Je lui disais aussi.

LE CHEVALIER.

J'ai bien remarqué tout en arrivant ici.

MERVAL.

De votre appartement je lui vantais la vue :
Oh ! mais c'est qu'elle est là, riche, et d'une étendue...
Vous devriez, monsieur, l'y mener pour la voir.

LE CHEVALIER.

Non, non; c'est déranger...

PERMAVILLE.

Il est trop tard ce soir :
Il faut, pour en juger, le plus grand jour.

LE CHEVALIER.

Sans doute :
Et le premier plaisir, après dix jours de route,
C'est le repos.

(Il s'assied.)

MERVAL, bas, au Chevalier.

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

J'en use comme vous.

MERVAL, bas, au Chevalier.

Comment, si vous restez, le congédîrons-nous ?

PERMAVILLE, bas.

J'ai l'air de trop ici : ce n'est pas moi qu'on chasse (1).

(1) *Variante :*

J'ai l'air d'embarrasser : ce n'est pas moi qu'on chasse.

LE CHEVALIER

LE CHEVALIER, à part.

Nous verrons de nous trois qui cédera la place.

MERVAL, bas, au Chevalier.

Parlez donc.

LE CHEVALIER, bas, à Merval.

Parlez, vous : moi, j'ai pris mon parti.

MERVAL, bas, au Chevalier.

Il faut...

LE CHEVALIER, bas, à Merval.

Je sortirai quand il sera sorti.

MERVAL, à part.

Fort bien, d'aucun des deux je ne puis me défaire.
(Haut.)
Notre ami Bessoncour est, de cette manière,
Resté seul.

PERMAVILLE.

J'ignore où ; je viens l'attendre ici.

LE CHEVALIER.

Pour attendre, en effet, l'endroit est bien choisi.

PERMAVILLE, à part.

Merval a des projets, et l'on cherche à m'exclure !
Messieurs, vous partirez avant moi, je vous jure.
(Il se lève.)

MERVAL, bas, au Chevalier.

Il se lève !

LE CHEVALIER, bas, à Merval.

Voyons.

PERMAVILLE, prenant un métier à tapisserie.

Achevons ce bouquet.

LE CHEVALIER, bas.

Pas mal.

MERVAL, au Chevalier.

Voilà mon homme établi tout-à-fait.

PERMAVILLE, travaillant.

Causez, je vous suivrai tout comme à l'ordinaire ;
Cet ouvrage léger occupe sans distraire.

LE CHEVALIER, prenant un livre.

Le titre de ce livre est fort intéressant,
Je vais le parcourir : moi, j'écoute en lisant.

MERVAL.

Ah ! les charmans plaisirs que ceux de la campagne !

LE CHEVALIER.

Et cette liberté qui surtout l'accompagne.

PERMAVILLE.

On travaille.

LE CHEVALIER.

On y lit.

PERMAVILLE.

Chacun n'a qu'à vouloir.

MERVAL.

Il me semble qu'aussi je peux fort bien m'asseoir.

(Il s'assied.)

LE CHEVALIER, à part.

On m'y tuera plutôt.

PERMAVILLE, à part.

Au moins je pourrai nuire.

MERVAL, à part.

Attendons du moment comme il faut me conduire.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, *Madame DE VOLMARE*, MERVAL, PERMAVILLE.

Mme. DE VOLMARE, en dehors.

Non, non.

LE CHEVALIER, à part.

Ce n'est pas elle.

PERMAVILLE.

On vient.

Mme. DE VOLMARE, s'approchant.

Quoi ? là, tous trois !

Assis sans vous parler ! Je vous gêne, je crois.

MERVAL.

Non. L'un a travaillé ; l'autre s'est mis à lire,
Et moi, je me suis mis...

Mme. DE VOLMARE.

A penser sans rien dire.

Je vous reconnais bien.

LE CHEVALIER, bas, à Mme. de Volmare.

Elle ne viendra pas ?

Mme. DE VOLMARE.

Que dit monsieur ?

LE CHEVALIER.

Comment !

Mme. DE VOLMARE.

Oui, vous parliez tout bas.

LE CHEVALIER, troublé.

(à part.)

Je parlais sans penser. La voilà qui me gronde.

PERMAVILLE.

La nuit dans le château ramène tout le monde ;
J'attendais, au retour, monsieur votre oncle ici.

Mme. DE VOLMARE.

Mon oncle !

MERVAL.

Moi, de même.

Mme. DE VOLMARE, au Chevalier.

Et vous, monsieur, aussi !
A l'air que vous aviez, aisément on soupçonne
Que vous attendiez tous, et la même personne.

PERMAVILLE.

Mais puisque le hasard vous présente à nos yeux,
Il ne pouvait jamais nous dédommager mieux.

Mme. DE VOLMARE.

J'ai donc bien fait d'avoir, quoiqu'elle s'en chagrine,
Refusé constamment de suivre ma cousine.

MERVAL.

Elle ! n'est-elle pas dans son appartement ?

Mme. DE VOLMARE.

J'y serais avec elle.

PERMAVILLE.

Eh ! mais, dans ce moment
La nuit vient.

MERVAL.

Où va-t-elle ?

Mme. DE VOLMARE.

A sa place ordinaire ;
Donnant la fin du jour aux soins de sa volière.

MERVAL, à part.

Bon !

PERMAVILLE, à part.

Est-ce un rendez-vous ?

Mme. DE VOLMARE.

Tout trouble ce séjour.
D'un ménage nouveau qu'avait formé l'Amour,
Deux jaloux sont venus interrompre le charme;
Il faut les éloigner, prévenir le vacarme;
Elle m'a proposé, pour l'aider, d'aller là;
Mais moi je ne m'entends en rien à tout cela.

MERVAL.

C'est pourtant bien aisé.

PERMAVILLE.

Beaucoup moins qu'on ne pense:
Car, il en est plus d'un, dont la persévérance
Trompe tous les efforts, et qui résiste à tout:
Il faudrait le tuer pour en venir à bout.

LE CHEVALIER.

Monsieur a bien raison.

MERVAL.

Quand on a de la tête...

PERMAVILLE, à moitié bas.

Rien n'est plus obstiné que l'amour d'une bête.

Mme. DE VOLMARE.

Jugez, quand ils sont deux.

MERVAL.

Votre oncle ne vient pas;
Quelle raison encor peut retenir ses pas?

Mme. DE VOLMARE.

Je l'ai vu dans sa ferme.

MERVAL.

Ah! oui. Je me rappelle
Qu'il a fait ce matin de grands projets pour elle,
Et qu'il m'avait prié de m'y trouver ce soir.

Mme. DE VOLMARE.

Et, là, tranquillement, vous venez vous asseoir!

MERVAL.

J'y cours. Mon Dieu! sans vous, quel oubli j'allais faire!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, Madame DE VOLMARE, PERMAVILLE.

PERMAVILLE, à part.

C'est fin ; tout est d'accord. Il court à la volière ;
Mais il n'y sera pas long-temps encor sans moi.

Mme. DE VOLMARE.

Ce Merval aime bien mon oncle.

PERMAVILLE.

Je le voi.

Mme. DE VOLMARE.

Quand il faut obliger, il sert avec un zèle...
Un seul mot lui suffit.

PERMAVILLE, bas, avec ironie.

Quand on le lui rappelle.

(à part.)

La cousine le sert.

LE CHEVALIER, bas, à Mme. de Volmare.

Poussez-le donc dehors.

Mme. DE VOLMARE, bas.

Il s'en ira tout seul, il ne faut pas d'efforts.

PERMAVILLE.

Puisque ainsi dispersé, chacun va, ce me semble,
Retarder quelque temps l'instant qui nous rassemble,
De cette liberté je m'en vais profiter.

Mme. DE VOLMARE.

Comment! et vous aussi, vous allez nous quitter ?

LE CHEVALIER, bas, à Mme. de Volmare.

Parbleu! laissez-le faire.

Mme. DE VOLMARE.

Oh! je ne puis permettre...

PERMAVILLE.

Vous n'êtes pas seule.

Mme. DE VOLMARE.

Oui; mais enfin...

PERMAVILLE.

Une lettre...

Mme. DE VOLMARE.

Vous l'écrirez demain.

LE CHEVALIER.

Mais c'est gêner monsieur.

PERMAVILLE.

Elle veut m'arrêter, c'est clair.

Mme. DE VOLMARE.

J'ai de l'humeur,
On s'ennuie avec moi; car chacun me le prouve.

PERMAVILLE.

Pour jouir encor mieux du bonheur qu'on y trouve,
De tout soin importun je vole m'affranchir,
Et me rendre bientôt tout entier au plaisir.

(Il sort.)

Mme. DE VOLMARE.

Non...

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, Madame DE VOLMARE.

Mme. DE VOLMARE.

Il est déjà loin.

LE CHEVALIER.

Vous avez bien, j'espère,
Fait pour l'en empêcher tout ce qu'il fallait faire.

Mme. DE VOLMARE.

Eh! ne craigniez-vous pas qu'il restât? Pauvre esprit!
Des efforts que j'ai feints s'augmentait son dépit.
Notre importun parti, le jaloux devrait suivre:
C'est ainsi qu'un fâcheux d'un autre vous délivre.

LE CHEVALIER.

O femmes! devant vous je reste prosterné;
Que le plus fin de nous près de vous est borné!
Et la volière encor, gageons que je devine...

Mme. DE VOLMARE.

Vous allez jusque-là?

LE CHEVALIER, avec transport.

Trop aimable cousine!
Incomparable amie!

Mme. DE VOLMARE.

Eh! là, là, doucement.

LE CHEVALIER.

Mon Émilie?...

Mme. DE VOLMARE.

Ici sera dans un moment.
Jouissez du bonheur qu'à tous deux il ménage : (1)
Mais n'allez pas d'un mot détruire mon ouvrage.

LE CHEVALIER.

Vous me craignez toujours : à qui, de bonne foi,
C'est-il dans l'univers plus important qu'à moi !

Mme. DE VOLMARE.

Oui; mais beaucoup d'amour, de jeunesse et d'absence,
Voilà trois ennemis bien forts pour la prudence.

LE CHEVALIER.

La mienne y suffira.

Mme. DE VOLMARE.

Vous voyez : ce salon
Offre mille dangers, s'il ôte le soupçon;
Chacun y peut venir. Songez...

LE CHEVALIER.

Songez vous-même
Qu'un temps heureux se perd; que je l'attends, je l'aime;
Que, jouet de l'espoir, mon cœur n'est plus à lui,
Et que de moi l'amour vous répond aujourd'hui.

Mme. DE VOLMARE.

Voilà chasser les gens d'une manière étrange.
Vous allez voir, monsieur, comme un ami se venge.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII.

(La nuit commence.)

LE CHEVALIER, seul.

Jours trop longs aux regrets, à souffrir employés,
Que par ce moment-ci vous êtes bien payés !
Du souvenir du mal le bien s'accroît encore.

(1) *Variante* :

Profitez bien du temps qu'à tous deux je ménage.

SCÈNE IX.

(Il fait nuit.)

ÉMILIE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ah ! c'est elle. Émilie ! ah ! vous, vous que j'adore,
Après tant de tourmens, enfin, je vous revois.
Ces sermens que ma main vous traça tant de fois,
Ma bouche, libre enfin, peut vous les faire entendre....

ÉMILIE.

Je tremble, mon ami. Si l'on vient nous surprendre...

LE CHEVALIER.

Eh quoi ! pour le bonheur, nous n'aurons pas un jour !
L'amitié sous sa garde a mis ici l'amour.
Respirons à la fin. Depuis cette journée
Où l'hymen à la vôtre a joint ma destinée,
Quel prix ai-je trouvé de la plus vive ardeur ?
Un exil, et des jours comptés par la douleur.
Quel terme à tant d'ennuis faut-il donc que j'espère ?

ÉMILIE.

Je l'ignore.

LE CHEVALIER.

Et c'est là, lorsque tout m'est contraire,
L'espoir qu'à mes chagrins offre votre pitié.
L'amour ose et veut moins que ne fait l'amitié.

ÉMILIE.

Vous savez si mon cœur à vos larmes résiste :
Un seul mot nous condamne au destin le plus triste ;
N'importe, ce secret vous cause tant d'ennuis,
Je vous rends vos sermens ; dites tout, je vous suis.

LE CHEVALIER.

Non, commande à mon sort, et règle mon absence ;
Garde, si tu le veux, un éternel silence ;
Sois heureuse et tranquille, et je ne m'en plains pas.

SCÈNE X.

M. DE BESSONCOUR, ÉMILIE,
LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Ma chère, quel effort, quel sacrifice, hélas!
Coûte, quand ton bonheur en est la récompense?

M. DE BESSONCOUR, à part, dans le fond du théâtre.

On parle vivement... C'est un amant, je pense.
Voyons.

LE CHEVALIER.

Ton cœur soupire.

M. DE BESSONCOUR.

Ah! c'est notre étranger!
Quoi? déjà!

LE CHEVALIER

De mes maux cesse de t'affliger;
Laisse-m'en tout le poids; ne sens que mon ivresse.

M. DE BESSONCOUR, s'approchant un peu.

Je ne reconnais pas à qui cela s'adresse.

LE CHEVALIER.

Ah! ne livre ton cœur qu'à des transports si doux
Qu'éprouve, en te voyant, un amant, un époux.

M. DE BESSONCOUR.

Un époux! Avançons.

LE CHEVALIER.

Quel charme porte à l'âme
Ce titre, quand l'amour le prononce..... Ah! ma femme.

(Il lui baise la main.)

M. DE BESSONCOUR.

Sa femme!... Je veux voir.....

(Il heurte une chaise.)

ÉMILIE.

Quelqu'un... C'est fait de nous.

(Elle s'enfuit, le CHEVALIER la suit.)

SCÈNE XI.

M. DE BESSONCOUR, seul.

Sa femme! Je ne puis retenir mon courroux.
On me joue à ce point! Quoi! c'est à l'instant même
Que contre tout mari ma colère est extrême,
Que l'on m'en amène un!... Mais laquelle était là?
Malheur à la coupable! Holà! quelqu'un, holà!

SCÈNE XII.

(Le théâtre est éclairé.)

M. DE BESSONCOUR, PERMAVILLE,
VALETS, apportant de la lumière.

(LES VALETS placent des flambeaux sur les tables, et se retirent aussitôt.)

M. DE BESSONCOUR.

Ah! c'est vous?

PERMAVILLE.

Qu'avez-vous à crier de la sorte?

M. DE BESSONCOUR.

Oh! j'en ai grand sujet : la fureur me transporte.

PERMAVILLE.

Et pourquoi? Qu'a-t-on fait?

M. DE BESSONCOUR.

Ce chevalier charmant,
Que l'on amène ici, dont on plaint l'accident,
Savez-vous ce que c'est, avec ses politesses?

PERMAVILLE.

Non : quoi donc?

M. DE BESSONCOUR.

Le mari de l'une de mes nièces.

PERMAVILLE.

Le mari!

M. DE BESSONCOUR.

Très-mari.

PERMAVILLE.

Qui vous a dit cela?

M. DE BESSONCOUR.

Moi, qui viens de l'entendre, et tout à l'heure, là.
La nuit sur les objets répandait quelque doute,

J'entre ; j'entends parler très-vivement, j'écoute :
Seul avec une femme, et d'un ton attendri,
Ce monsieur chevalier s'expliquait en mari.

PERMAVILLE.

Et cette femme?...

M. DE BESSONCOUR.

Au bruit que j'ai fait est partie :
J'ai cru pourtant au cri reconnaître Émilie.

PERMAVILLE.

Émilie ! Elle aurait un époux ! Ah ! grands dieux !

M. DE BESSONCOUR.

N'est-ce pas révoltant ? Qu'en dites-vous ?

PERMAVILLE.

Affreux !

M. DE BESSONCOUR.

Merval, qui va chercher son mari, le présente,
Lorsqu'à la lui donner il veut que je consente !
L'entendez-vous ?

PERMAVILLE.

Qui diable entend cet homme-là ?

M. DE BESSONCOUR.

Est-ce une erreur, un jeu ? Qu'est-ce donc que cela ?

PERMAVILLE.

Ce qu'il fait et fera toujours, une bêtise.

SCÈNE XIII.

MERVAL, M. DE BESSONCOUR, PERMAVILLE.

M. DE BESSONCOUR.

Il vient avec cet air....

PERMAVILLE.

Qu'a toujours la sottise.

M. DE BESSONCOUR, à Merval.

Eh bien ! monsieur, encor venez-vous, par plaisir,
De nous chercher quelqu'un ?

MERVAL.

Je suis las de courir,
Et de chercher partout, pour ne trouver personne.

PERMAVILLE.

C'est fâcheux ; car toujours le succès vous couronne.

M. DE BESSONCOUR.

Vous devez, par exemple, être content de vous
Aujourd'hui?

MERVAL.

Mais pas trop.

M. DE BESSONCOUR.

Réunir deux époux,
Servir leurs feux secrets, vraiment peut-on mieux faire?

MERVAL.

Que peut signifier cette ironie amère?

M. DE BESSONCOUR.

Que votre chevalier, ce passant malheureux,
Et qui reçut de vous des soins si généreux,
Est l'époux de ma nièce.

PERMAVILLE.

Oui, l'époux d'Émilie.

MERVAL.

D'Émilie! allons donc : quelle est cette folie?

PERMAVILLE.

Monsieur les a surpris, et le fait est certain.

MERVAL.

Émilie!

M. DE BESSONCOUR.

Oui, c'est elle, ou sa cousine enfin ;
Car je ne puis, au vrai, bien affirmer laquelle.

MERVAL.

Allez dans le jardin, vous verrez si c'est elle.

M. DE BESSONCOUR.

Quoi?

MERVAL.

Je viens d'y trouver, en grand particulier,
Madame de Volmare avec le chevalier.

M. DE BESSONCOUR.

Je ne pardonne pas plus à l'une qu'à l'autre.

PERMAVILLE.

Elle, prendre un mari! quelle erreur est la vôtre?
Avec le cœur, l'esprit, et la tête qu'elle a.

MERVAL.

Le cœur, l'esprit, ce sont de beaux témoins, ceux-là,
Bien conséquens surtout. Des faits, voilà mes preuves.

Tantôt, sur le chemin, laquelle de nos veuves
M'a bien vite envoyé?... Depuis qu'il est venu,
Qui d'elles deux toujours l'a seul entretenu?...
Hem? qui, laissâmes-nous avec lui, tête à tête?...
Madame de Volmare. Ah! je ne suis pas bête.

PERMAVILLE.

Vous avez bien raison de le dire, ma foi!

MERVAL.

Rapprochez tous les faits, vous verrez comme moi.

PERMAVILLE.

Mais la voix était bien....

M. DE BESSONCOUR.

Oui, celle d'Émilie.
Mais, l'une ou l'autre enfin, elle sera punie.
Je veux que le galant d'abord parte aujourd'hui.

PERMAVILLE.

Lui! bien.

M. DE BOSSONCOUR.

J'y vais mettre ordre; et ce soir avec lui
Puisque mon amitié, mes soins, rien ne la flatte,
Puisqu'elle m'a trompé, qu'il emmène une ingrate.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉMILIE, Madame DE VOLMARE, LE CHEVALIER.

Mme. DE VOLMARE.

Eh bien? douter de vous, c'était donc une offense,

LE CHEVALIER.

Je suis un malheureux.

Mme. DE VOLMARE.

Jugeant votre prudence,
Je cours chercher mon oncle et l'arrêter chez lui.
En rentrant du jardin, il passe par ici,
Et vous ne voyez rien.

LE CHEVALIER.

Eh! je ne voyais qu'elle;
Que j'aime, que je perds; que ma faute cruelle
Prive d'un protecteur que rien ne peut fléchir.
Je sens trop à quel point vous devez me haïr.

ÉMILIE.

Vous haïr! mon ami! vous avez pu le craindre?

Mme. DE VOLMARE.

N'êtes-vous pas déjà tous deux assez à plaindre!
Pourquoi charger vos maux du poids de la douleur?
En égarant l'esprit, elle flétrit le cœur.

LE CHEVALIER.

S'il restait quelque espoir dans ce moment d'orage...

Mme. DE VOLMARE.

Tout finit.

LE CHEVALIER.

Mais voyez : qu'avons-nous?

Mme. DE VOLMARE.

Le courage,
Et moi : conservez l'un; et l'autre, j'en réponds.

ÉMILIE.

Ah! mon amie!

LE CHEVALIER.

Hélas !

Mme. DE VOLMARE.

Plus de larmes, voyons
Tout ceci, c'est ma faute.

ÉMILIE.

Ah ! la chose...

Mme. DE VOLMARE.

Est très-sûre.
Si je ne l'avais pas, en brisant sa voiture,
Forcé de s'arrêter et de venir ici,
Nous n'en serions pas tous au point où nous voici.

LE CHEVALIER.

Otez-donc à mon cœur le remords qui l'accable,
Charmante femme ! Oh ! oui, vous seule êtes coupable.

Mme. DE VOLMARE.

Non, je suis la première : il faut mettre nos torts
En commun, mes amis, ainsi que nos efforts.

LE CHEVALIER.

Ce que j'ai fait....

Mme. DE VOLMARE.

Est fait. Voyons ce qu'il faut faire.
Mon oncle est vif, mais bon.

LE CHEVALIER.

Au moins si sa colère
Me laissait d'un seul jour espérer le délai !
Mais, tombant à ses pieds, j'ai fait un vain essai,
Et voulu par mes pleurs toucher son cœur sensible ;
Hélas ! au premier mot, encor plus inflexible,
Il m'a fermé la bouche avec une rigueur...

Mme. DE VOLMARE.

Qui n'est pas toute à lui, j'en connais bien l'auteur.
Vous seriez moins coupable, elle étant moins jolie :
Mais vos ennemis, grâce aux charmes d'Émilie,
Sont deux tristes jaloux qu'a joués ma gaîté,
Un vieil oncle amoureux de son autorité. (1)
Ainsi c'est le temps seul qui permet l'espérance.

(1) *Variantes :*

Sont un oncle amoureux de son autorité,
Qu'irritent deux jaloux, qu'a joués ma gaîté.

Maintenant vos devoirs sont dans l'obéissance.
Partez.

LE CHEVALIER.

Auprès de lui que nous restera-t-il?

Mme. DE VOLMARE.

Un cœur qui, plus que vous, souffre de votre exil;
Une amie, une sœur dont toujours la fortune,
Quel que soit l'avenir, vous deviendra commune.

ÉMILIE.

Vous créez des plaisirs même au sein des tourmens.

Mme. DE VOLMARE.

Surtout, fuyez mon oncle en ces premiers momens.
Il se croit offensé : c'est en vain qu'on l'implore;
Le cœur s'aigrit de tout, quand l'orgueil parle encore.
On vient : séparez-vous. Vous êtes malheureux
Et trop faibles ensemble : attendez-moi tous deux.

ÉMILIE, en s'en allant.

Disposez de mon sort; à vous je le confie.

Mme. DE VOLMARE.

Vous me verrez bientôt.

LE CHEVALIER, voulant suivre Émilie.

Ma chère et tendre amie!

Mme. DE VOLMARE, les séparant.

Mais sortez donc, on entre.

LE CHEVALIER.

Ah! grands dieux!

(ÉMILIE et LE CHEVALIER sortent.)

SCÈNE II.

Madame DE VOLMARE, MERVAL.

Mme. DE VOLMARE.

C'est Merval.

MERVAL.

Encore eux! Ah! c'est clair : ne nous voilà pas mal :
Vous vous accoutumez sans doute au tête-à-tête :
Vous en aurez le temps; car le départ s'apprête,
Et l'oncle vient de tout arranger pour le mieux.

Mme. DE VOLMARE.

Vous, connaissant l'amour, les pleurs d'un malheureux
Peuvent-ils vous donner une gaîté pareille!

MERVAL.

MERVAL.

Prêchez-moi la pitié, vous ; je vous le conseille,
Après les jolis tours que vous m'avez joués.
Riant des sentimens que j'avais avoués,
Quand vous m'avez tantôt, pour ce monsieur, sans doute,
Fait courir lestement jusqu'à la grande route,
Vous faisais-je pitié? Me plaignez-vous ce soir,
Quand plus maligne encor vous m'avez, pour le voir,
Ecarté du salon avec une autre ruse.

Mme. DE VOLMARE.

M'auriez-vous autrement obéi?

MERVAL.

Belle excuse!
Pourquoi m'en faisiez-vous un secret?

Mme. DE VOLMARE.

Comme à tous.

MERVAL.

Je vous ai dit le mien.

Mme. DE VOLMARE.

C'est qu'il était à vous.

MERVAL.

Il vous touchait assez pour en être maîtresse.
Vous avez fait miracle avec votre finesse ;
Votre oncle furieux ne peut se contenir :
Permaville l'aigrit, et l'excite à punir ;
Et, quand d'effroi par vous la maison est remplie,
Vous laissez de vos torts soupçonner Émilie!

Mme. DE VOLMARE.

Soupçonner!

MERVAL.

Oui vraiment : n'ont-ils pas sur un cri
Jugé que d'Émilie il était le mari.

Mme. DE VOLMARE.

J'ai cru que c'était sûr.

MERVAL.

Pour me donner le change
Sur l'erreur de la nuit, que votre esprit s'arrange.
Vous pouvez bien tromper l'oncle et notre jaloux ;
Mais moi, je suis bien sûr, oui...

Mme. DE VOLMARE.

Qu'il est mon époux?

MERVAL.

Niez-le par hasard.

Mme. DE VOLMARE, à part.

L'espoir naît dans mon âme.

(Haut.)

Ainsi, vous assurer qu'Émilie est sa femme?....

MERVAL.

Ce serait me donner une preuve de plus.
Vos piéges, vos détours, me sont trop bien connus;
Et tous ceux d'aujourd'hui, l'amour seul les inspire.

Mme. DE VOLMARE.

Allons, puisque c'est moi, puisqu'il faut vous le dire,
Oserais-je à présent vous demander, monsieur,
Qui vous donne à me nuire une si belle ardeur?

MERVAL.

Je suis votre jouet!

Mme. DE VOLMARE.

Unie à ce que j'aime,
Je veux le voir, et trouve une rigueur extrême.
L'adresse pouvait seule écarter le danger;
J'ai voulu me servir, et non vous outrager.

MERVAL.

Vous ne m'en vouliez pas?

Mme. DE VOLMARE.

Vous auriez fait de même.

MERVAL.

Je sais que presque tout est permis quand on aime.

Mme. DE VOLMARE.

Et vous vous emportez?

MERVAL.

Ma foi! que voulez-vous?
Moi, j'ai crié bien fort, parce qu'ils criaient tous.

Mme. DE VOLMARE.

Et voilà tout le mal; car, si quelque ami sage,
Aux éclats de mon oncle opposant le courage,
Eût attaqué son cœur; dans ces nouveaux liens,
Eût su lui faire voir une source de biens,
Le bonheur, les plaisirs, que par son indulgence
Sa vieillesse obtenait de la reconnaissance,
Nous étions tous heureux.

MERVAL.

C'est assez vrai, cela.

Mme. DE VOLMARE.

Vous-même...

MERVAL.

Oui, je devais être cet ami-là :
Mais tout disait d'abord que c'était Émilie,
Et ce n'est pas, ma foi ! pour son rival qu'on prie.

Mme. DE VOLMARE.

Vous voilà rassuré sur la rivalité.

MERVAL.

J'aurais d'autant mieux fait, que d'un oncle irrité
Sur ce premier hymen obtenant le suffrage,
Rien ne s'élevait plus contre mon mariage;
Je gagnais deux amis, j'ôtais tout embarras.

Mme. DE VOLMARE.

Ah ! de votre intérêt je ne vous parle pas.

MERVAL.

C'est beaucoup cependant. Un même espoir nous lie :
Écoutez ; faites-moi le mari d'Émilie,
Et je vais m'employer pour vous faire accorder...

Mme. DE VOLMARE.

C'est elle et non pas moi qu'il faudrait décider.

MERVAL.

Elle le voudra bien.

Mme. DE VOLMARE.

Faites qu'elle y consente,
Et mes soins sont à vous.

MERVAL.

Ah ! vous êtes charmante...
Permaville pourtant...

Mme. DE VOLMARE.

Ne l'épousera pas,
Soyez-en sûr.

MERVAL.

Vraiment ?

Mme. DE VOLMARE.

J'en réponds.

MERVAL.

En ce cas...
Mais le voilà qui rêve.

Mme. DE VOLMARE.

Il vient.

MERVAL.

Pour notre affaire,
Savez vous avec lui ce qu'il nous faudrait faire?

Mme. DE VOLMARE.

Quoi donc?

MERVAL.

Ici notre homme a le plus grand crédit.
Il aime, et son erreur a causé son dépit.
Rendez libre Émilie, et faites qu'il espère;
Il parlera pour vous, vous aurez grâce entière.

Mme. DE VOLMARE.

Fort bien : mais c'est tromper.

MERVAL.

Quel scrupule avez-vous?

Mme. DE VOLMARE.

Il n'en faut point avoir?

MERVAL.

Attraper un jaloux,
Un méchant qui nous nuit, que son intérêt pousse;
C'est justice....

Mme. DE VOLMARE.

Vraiment?

MERVAL.

Et c'est bien la plus douce.

Mme. DE VOLMARE.

Malin, reprochez-moi mes ruses de tantôt;
Vous en avez bien plus.

MERVAL.

On en a quand il faut.
Je sors : assurez-vous des soins de Permaville,
Je vous réponds des miens, et d'un succès facile.

SCÈNE III.

Madame DE VOLMARE, seule.

Ah! messieurs les amans, que vous voilà bien tous!
Prêchant les procédés que vous craignez pour vous.

SCÈNE IV.

Madame DE VOLMARE, PERMAVILLE.

Mme. DE VOLMARE.

Mais voici l'autre ; allons, donnons-nous l'air coupable.

(Elle s'assied)

PERMAVILLE, à part.

Je veux ne pas le croire, et le soupçon m'accable.
Je vois l'une des deux, tâchons de m'éclaircir.

(Haut.)

Qui seule dans ces lieux peut donc vous retenir ?

Mme. DE VOLMARE.

L'espoir qu'y laisse un oncle à ma douleur mortelle,
De le voir, le fléchir.

PERMAVILLE, à part.

Quel ton triste ! C'est-elle...

(Haut.)

Pour affaire chez lui votre oncle est retiré.

Mme. DE VOLMARE.

A la même colère est-il toujours livré?

PERMAVILLE.

En est-il de plus juste ? Avec d'autant d'étude
Joignit-on plus de ruse à plus d'ingratitude ?
Il n'a qu'un seul désir ; peut-on l'offenser mieux ?
En secret mariée !

Mme. DE VOLMARE.

Oui, le crime est affreux;
J'en conviens avec vous.

PERMAVILLE, à part.

Eh ! mais, quand on l'accuse,
Un coupable toujours sait trouver une excuse.
C'est l'autre.

Mme. DE VOLMARE.

Mais du tort rapprochez le malheur.
Sans ressources, sans biens, en proie à la douleur,
Rejetés et proscrits par le meilleur des hommes,
Voyez pour l'avenir dans quel état nous sommes.

PERMAVILLE.

Nous sommes ! Que vous fait le sort de deux époux ?

Mme. DE VOLMARE.

Comment !

PERMAVILLE.

Vous en parlez comme si c'était vous.

Mme. DE VOLMARE.

Il le faut bien, hélas!

PERMAVILLE, vivement.

Ce n'est pas Émilie?

Mme. DE VOLMARE.

Elle ou moi, c'est toujours...

PERMAVILLE.

Une grande folie,
Je le sais; mais enfin, pour vous conduire ainsi,
Peut-être vous aviez une raison aussi?

Mme. DE VOLMARE.

Une seule; l'Amour.

PERMAVILLE.

Oh! c'est bien la plus forte.

Mme. DE VOLMARE.

Que votre cœur prononce; à lui je m'en rapporte.
Objet de tous vos vœux, si quelque femme un jour,
Je suppose Émilie, offrait à votre amour
Un bonheur aussi doux, sous la loi du mystère,
Le refuseriez-vous? Parlez, soyez sincère.

PERMAVILLE.

Oh! Bessoncour bientôt couronnerait nos vœux.

Mme. DE VOLMARE.

A quel titre? Par lui si l'un de ses neveux
Est ainsi maltraité, que peut espérer l'autre?

PERMAVILLE.

Tout; car j'ai son secret sur mon sort et le vôtre.
Tout ce bruit n'est au fait que pour vous faire peur.

Mme. DE VOLMARE.

Comment donc!

PERMAVILLE.

L'indulgence est au fond de son cœur.

Mme. DE VOLMARE.

Ah! que me dites-vous?

PERMAVILLE.

Ce qu'il m'a dit lui-même.

Mme. DE VOLMARE, à part.

Ils seront donc heureux!

PERMAVILLE.

Quoiqu'au fond il vous aime,
Son cœur, plein du passé, redoute votre choix;
Il craint qu'un neveu jeune, abusant de ses droits,
Et voulant tout régler sur les goûts de son âge,
N'apporte un jour chez lui le trouble et l'esclavage.

Mme. DE VOLMARE.

Ah! s'il était connu de vous comme de moi,
Qu'aisément vous pourriez dissiper cet effroi.

PERMAVILLE.

Mais, oui; son air engage, et son maintien rassure.

Mme. DE VOLMARE.

N'est-ce pas?

PERMAVILLE.

Si son âme est comme sa figure,
Il doit mettre partout le bonheur et la paix.

Mme. DE VOLMARE.

Ce qu'ont vos jugemens, c'est qu'ils sont toujours vrais.

PERMAVILLE.

Son âge, quel est-il?

Mme. DE VOLMARE.

Mais à peu près le nôtre.

PERMAVILLE.

Cela serait charmant.

Mme DE VOLMARE.

Un goût comme le vôtre;
Détestant le grand monde, et vivant pour son cœur.

PERMAVILLE.

Mais vous m'intéressez : même goût, même humeur;
Rien de notre union n'altérerait les charmes.

Mme. DE VOLMARE.

Oui, mon oncle, en plaisirs, d'un mot change nos larmes.

PERMAVILLE.

Eh bien! il faut l'avoir : réunissons nos droits;
Par les pleurs, la raison, attaquons-le à la fois;
Tout seul contre son cœur, ses amis, et sa nièce,
Combattra-t-il long-temps? comptez sur sa faiblesse.

Mme. DE VOLMARE.

Ah ! que vous m'enchantez !

PERMAVILLE.

Mais plaisir pour plaisir.
Vous heureux, aidez-moi tous à le devenir.

Mme. DE VOLMARE.

Eh ! comment, s'il vous plaît?

PERMAVILLE.

Par l'hymen d'Émilie.

Mme. DE VOLMARE.

Vous en demandez plus que ne peut une amie.

PERMAVILLE.

Du moins parlez pour moi.

Mme. DE VOLMARE.

Je m'y peux engager.

PERMAVILLE.

Pour exclure Merval daignez me protéger.

Mme. DE VOLMARE.

Mon oncle dans son cœur tantôt vous a fait lire;
Moi, j'ai lu dans celui d'Émilie; et puis dire
Que sûrement Merval ne l'épousera pas.

PERMAVILLE.

Vous me rendez l'espoir, et je vais de ce pas,
Pour vous rendre la paix, mettre tout en usage.

Mme. DE VOLMARE.

J'entends mon oncle.

PERMAVILLE.

Allons, madame, du courage,
Et nous l'emporterons.

SCÈNE V.

MERVAL, M. DE BESSONCOUR, Mme. DE VOLMARE, PERMAVILLE.

M. DE BESSONCOUR, en entrant, à Merval.

Non... Qu'ils partent ce soir :
Ils m'ont trompé tous deux, je ne veux plus les voir....(1)
(A Madame de Volmare.)
Madame, c'est donc vous qui, bravant ma défense,

(1) *Merval, Madame* de Volmare, M. de Bessoncour, Permaville.

Voulez

Voulez m'embarrasser d'un homme qui m'offense?
Suivez-le, puisque seul ce monsieur vous convient.

Mme. DE VOLMARE.

Mon oncle!

M. DE BESSONCOUR, lui remettant un portefeuille.

Allez : voilà ce qui vous appartient.

Mme. DE VOLMARE.

A moi!

M. DE BESSONCOUR.

Prenez : je sais quelle est votre fortune;
Que le chevalier sert, et n'en possède aucune.
A d'éternels besoins vous seriez condamnés,
Vous ne les craindrez plus avec cela : prenez;
Mais laissez-moi tranquille.

Mme. DE VOLMARE.

Homme trop respectable,
Vous m'accablez de biens en me croyant coupable (1).

M. DE BESSONCOUR.

Vous l'êtes, et beaucoup : je le sçais; mais mon cœur
Désire son repos, et non votre malheur.

Mme. DE VOLMARE.

En est-il de plus grands que ceux de vous déplaire;
De vivre loin de vous, à votre âme étrangère?

M. DE BESSONCOUR.

Vous eussiez, le pensant, agi différemment.

MERVAL.

Le pouvaient-ils au fait? Parlons sincèrement.
On ne peut être franc avec ceux qu'on redoute.

M. DE BESSONCOUR.

J'ai tort.

MERVAL.

Mais écoutez...

M. DE BESSONCOUR.

Que faut-il que j'écoute?
Depuis une heure au moins que vous parlez pour eux,
Vous n'avez fait, monsieur, que m'aigrir un peu mieux.

Mme. DE VOLMARE.

Mon oncle, je conçois quel courroux vous anime.
Après tant de bontés une faute est un crime;

(1) *Variante :*

Vous me comblez de biens, etc.

Mais d'un juge sévère écartez la rigueur,
N'écoutez que l'arrêt que dicte votre cœur :
Ce cœur si bon, pour qui voir des heureux, en faire,
Est, depuis qu'il respire, un plaisir nécessaire.
Importuné des pleurs que vous feriez couler...

M. DE BESSONCOUR.

Je n'ai qu'un mot : en vain vous voulez m'ébranler.

Mme. DE VOLMARE.

Repoussant de vos bras votre triste famille...

M. DE BESSONCOUR.

Il me reste une nièce, elle sera ma fille.

Mme. DE VOLMARE.

Vous perdez la plus tendre, et sur qui vos bienfaits
Vont rendre tous vos droits plus sacrés que jamais :
Le regret, malgré vous, vous atteindra loin d'elle.
Un mot, et vous verrez votre nièce fidèle,
A vous complaire en tout instruisant son époux,
Vous rendre le bonheur qu'elle tiendra de vous ;
Un neveu doux, soumis, dont la reconnaissance
Va d'un père sur lui vous donner la puissance.
Vous rendez tout heureux, nos maux sont effacés,
Et c'est un cœur de plus que vous asservissez.

M. DE BESSONCOUR.

Oh ! oui : sur l'avenir le passé rend tranquille ;
L'un et l'autre m'apprend comme il sera docile.

PERMAVILLE.

Allons, mon bon ami, c'est d'un trop long courroux
Fatiguer votre cœur contre eux et contre vous ;
Sans doute, ils ont des torts, mais l'amour les leur donne ;
Il en a tous les jours de plus grands qu'on pardonne.

M. DE BESSONCOUR.

Vous me parlez pour eux, vous, qui dans ce moment
Accusiez la lenteur de mon ressentiment !

PERMAVILLE.

Oui, ne voyant que vous, exagérant l'offense,
J'ai du premier transport suivi la violence :
Mais un peu de justice et de réflexion,
Leur amour, et l'excès de la punition,
Enfin ce que j'ai vu, ce que m'a dit madame,

D'un sentiment plus juste a pénétré mon âme.
Imitez-moi.

M. DE BESSONCOUR.

Non, non.

Mme. DE VOLMARE.

Mon oncle!

PERMAVILLE.

Mon ami!

MERVAL.

Monsieur!

M. DE BESSONCOUR, à part.

Que je m'en veux!

Mme. DE VOLMARE.

Vous êtes attendri.

PERMAVILLE.

Je connais le motif qui vous rend si sévère;
D'une fausse terreur repoussez la chimère.
Maître de votre sort, vos goûts seront leurs lois;
Votre repos, leur bien; et dociles par choix,
L'amour fera pour vous ce que fesait la crainte.

Mme. DE VOLMARE.

Jamais, je vous le jure, aucun sujet de plainte..

MERVAL.

Nous sommes leurs garans.

Mme. DE VOLMARE.

Je tombe à vos genoux.

MERVAL.

Pardonnez.

PERMAVILLE.

Votre cœur vous le dit plus que nous,
Cédez.

M. DE BESSONCOUR.

Contre eux toujours vous deviez me défendre,
Et vous me trahissez, ami fidèle et tendre!

PERMAVILLE.

Je vous sers, je vous force à faire des heureux.

M. DE BESSONCOUR.

Puisque contre moi seul tout le monde est pour eux,
Il faut sur la raison que l'amitié l'emporte.
Je m'en repentirai, c'est certain : mais n'importe.
(à Mme. de Volmare.)
Restez.

PERMAVILLE.

Bien, mon ami.

Mme. DE VOLMARE.

Le Chevalier aussi?

M. DE BESSONCOUR.

Se peut-il autrement? puisqu'il est le mari,
Punir l'un maintenant, ce serait punir l'autre.

MERVAL, à part.

Bon! Ce premier succès est le garant du nôtre.

M. DE BESSONCOUR.

Qu'on le fasse venir.

Mme. DE VOLMARE.

Moi-même, dans son cœur
Je vole ramener l'espoir et le bonheur;
Le conduire à vos pieds, et mériter sa grâce...

M. DE BESSONCOUR.

Non, plus de ce mot-là : qu'il vienne, qu'il m'embrasse :
En pardonnant les torts, j'en perds le souvenir ;
Empêchez-le, du moins, de jamais revenir.

Mme. DE VOLMARE.

Allons sécher les pleurs de la pauvre Émilie.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

MERVAL, M. DE BESSONCOUR, PERMAVILLE.

M. DE BESSONCOUR.

Je ne prononce plus de sermens de ma vie.
Dans le fond de mon cœur j'avais bien fait le vœu
Que jamais près de moi ne vivrait un neveu:
Le voilà bien rempli.

PERMAVILLE.

D'une façon plus sage :
En lui, tout vous convient, le nom, l'état et l'âge.

MERVAL.

Moi, depuis son berceau je l'ai toujours connu
Bon fils, meilleur ami, cité pour sa vertu :
Qui le combat l'estime, et qui le connaît l'aime :
Vous n'auriez pu jamais mieux choisir par vous-même.

PERMAVILLE.

Pour des maux incertains perdrez-vous de vrais biens ?
Un cœur comme le vôtre a besoin de liens.

M. DE BESSONCOUR.

C'est par eux que de nous on abuse sans cesse.
Vous verrez quelle suite aura cette faiblesse.

PERMAVILLE.

Quoi....

M. DE BESSONCOUR.

Celle-ci tranquille, Émilie à son tour
Viendra de vœux pareils me tourmenter un jour;
Qu'aurai-je à lui répondre ?

PERMAVILLE.

Oui. Pourquoi vous débattre ?
Au lieu de deux heureux vous en aurez fait quatre.

M. DE BESSONCOUR.

Et je paîrai pour eux.

MERVAL.

Non... tout dépend du choix.
Faites-en un pour elle, et croyez...

SCÈNE VII.

MERVAL, ÉMILIE, M. DE BESSONCOUR, PERMAVILLE.

M. DE BESSONCOUR.

Je la vois.

EMILIE, se précipitant aux pieds de son oncle.

Mon oncle, se peut-il ?... Vos genoux que j'embrasse.

M. DE BESSONCOUR.

Avez-vous, aussi, vous, à me demander grâce ?

ÉMILIE.

Non; non, puisqu'elle est faite, et qu'enfin un époux
Peut à jamais...

PERMAVILLE.

Madame, eh ! mais ce n'est pas vous.

MERVAL.

C'est unique, à quel point l'amitié vous égare.

ÉMILIE.

Serait-ce un vain espoir ? Madame de Volmare...

M. DE BESSONCOUR.

Vous avez fait comme elle !... Eh bien ! l'avais-je dit ?
Il me pleut des neveux.

MERVAL.

Remettez votre esprit.

ÉMILIE.

N'avez-vous pas promis, qu'embellissant ma vie,
Vous adopteriez l'homme à qui l'hymen me lie ?

M. DE BESSONCOUR.

A vous ! Qu'est-ce ceci ? de qui me parlez-vous ?

ÉMILIE.

Du Chevalier.

PERMAVILLE.

Comment !

MERVAL.

De lui ?

ÉMILIE.

De mon époux.

MERVAL.

Votre époux ! c'est un jeu.

PERMAVILLE.

Parlez-vous vrai, madame ?

M. DE BESSONCOUR.

Mais à chaque minute il change donc de femme ?
C'était votre cousine, et c'est vous, maintenant ?

PERMAVILLE, *à part.*

Vous verrez qu'on m'aura joué comme un enfant.

MERVAL.

A quoi bon cette feinte ? allons, c'est assez rire.

ÉMILIE.

Mais non ; je ne ris point.

MERVAL.

Je ne sais plus qu'en dire.

M. DE BESSONCOUR.

Qui de vous est sa femme, à la fin ?

SCÈNE VIII et dernière.

MERVAL, ÉMILIE, LE CHEVALIER, Madame DE VOLMARE, M. DE BESSONCOUR, PERMAVILLE.

LE CHEVALIER.

La voilà.

MERVAL.

Émilie!

PERMAVILLE.

Émilie!

Mme. DE VOLMARE, bas.

Oui : c'est bien celle-là.

LE CHEVALIER.

L'amour depuis un an a formé notre chaîne :
Condamnés au secret, à l'absence, à la peine,
Nous n'avions du destin connu que le courroux ;
Mais vous nous pardonnez, tout est bonheur pour nous.

M. DE BESSONCOUR, à Émilie.

En arrivant ici, vous étiez mariée?

Mme. DE VOLMARE.

Quand vous la pardonnez la faute est oubliée ;
Vous l'avez dit.

M. DE BESSONCOUR, au Chevalier.

Mais, vous, dites-moi donc aussi
Ce que décidément vous êtes dans ceci.

LE CHEVALIER.

Oh! la plus noble amie.

ÉMILIE.

Et la sœur la plus chère.

Mme. DE VOLMARE.

Qui vous connaissant bien, ai de votre colère
Reçu les premiers traits, épuisé tous les feux
Pour ne plus leur laisser que vos bontés pour eux.
C'est toujours votre nièce à qui vous faites grâce :
Ces messieurs permettront qu'elle prenne ma place.

ÉMILIE.

Croyez qu'à vous aimer, vous obéir toujours,
Et mon époux et moi consacrerons nos jours.

LE CHEVALIER.

Ah! mon cœur...

M. DE BESSONCOUR.

C'est fort bien ; si l'on change la femme ;
Le mari ne l'est pas ; et toujours dans son âme
Sont les mêmes vertus que vous me vantiez tous.

LE CHEVALIER.

Ces messieurs ?...

M. DE BESSONCOUR.

Tous les deux m'ont répondu de vous.

PERMAVILLE.

C'est ce monsieur Merval...

MERVAL, à part.

Ah ! la double friponne !

M. DE BESSONCOUR.

Près d'elle aimez un peu l'oncle qui vous la donne.

LE CHEVALIER.

Mes jours seront à vous.

Mme. DE VOLMARE.

Tout vous le garantit ;
Ces messieurs vous diront...

MERVAL

Oh ! rien : nous avons dit
Tout ce qu'il en fallait.

PERMAVILLE, à part.

Oui, pour être bien dupe.

M. DE BESSONCOUR.

Allons changer les soins dont pour vous on s'occupe.
Vos voyages, je crois, sont finis.

LE CHEVALIER.

A jamais,
Puisque près d'elle et vous m'ont fixé vos bienfaits.

M. DE BESSONCOUR.

Venez : dans ce moment c'est jouer de fortune
D'en être, sur les deux, au moins quitte pour une.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.